

ALGÉRIE.

LETTRES

SUR LES ANTIQUITÉS DE LA PROVINCE D'ORAN.

DEUXIÈME LETTRE ¹.

SUBDIVISION DE TLEMSÈN.

BOU DJERAR.

Au confluent des différents ravins qui forment la partie supérieure de ce courant nommé plus bas Oued A'miyer², le capitaine Karth indique des ruines romaines. Par suite de l'insuffisance des signes topographiques, il est difficile de lire sur sa carte la valeur exacte de ces restes. Ce lieu appartient aux Beni Ouâzan. J'en parlai à quelques-uns d'entre eux qui me répondirent qu'on y voyait des pierres écrites, *H'adjera Mak'touba*, mais que ce n'était pas là le seul lieu où il en existât dans leur pays; qu'il y en avait aussi et en plus grand nombre à K's'ar H'announ, et je me rappelai en effet que ces dernières ruines étaient mentionnées dans le travail statistique de M. le capitaine Borel³. Ces mots de ruines, dont je ne pouvais me faire une idée juste, ces pierres écrites, me donnèrent un vif désir de visiter ces deux localités.

Profitant d'un court repos entre deux courses plus longues, je partis le 2 août au matin avec Ben A'li, un Beni Ouâzan de garde au bureau arabe.

¹ Voir la livraison du mois de juin 1850 (1^{re} lettre).

² Les Français soumettant ce mot aux formes de leur langue en ont fait *Amiguiér*.

³ Directeur des affaires arabes de la subdivision de Tlemsên, depuis le 9 juillet, par suite de la nomination du colonel Bazaine au commandement du 55^e régiment de ligne.

Les moissons sont partout achevées. Ça et là on dépique et l'on bat les gerbes ; la plaine de Tlemsên est jaune partout et brûlée par un soleil ardent ; mais les arbres, cette trop superbe forêt d'oliviers qui enveloppe la ville, est pleine d'ombre et de fraîcheur. Nous traversons Négrier, un des nouveaux villages de la banlieue dû à la sollicitude active du général de Mac-Mahon, véritable village d'agriculteurs, encore trop jeune pour avoir des arbres ; ce dont il se console du reste assez facilement par le voisinage d'un groupe assez considérable d'oliviers et du ravin de la Sefsef, rempli (c'est la seule expression vraie) d'une végétation exubérante, pleine de vigueur et de caprice, et dont la couleur brillante indique suffisamment la position au milieu d'une atmosphère sans cesse rafraîchie par des eaux bouillonnantes. On le passe sur un joli pont, dans lequel je crois que le Génie a plus à revendiquer que les Romains auxquels la tradition en attribue la première construction. A l'extrémité du pont, sur la rive droite, passe un canal d'irrigation dont la prise d'eau est près de là, au pied de ce bel arbre qu'on a nommé l'*arbre des adieux*, parce que c'est là qu'on se sépare de ceux qui s'éloignent de Tlemsên. Quelques autres arbres placés au-dessus de la berge élevée du chemin, vis-à-vis du pont, forment un petit groupe très-pittoresque, digne du pinceau de Decamps ou de celui de Cabat.

On ne tarde pas à voir se développer à gauche de la route une longue côte chargée d'arbres pressés qui, par une pente très-douce, descend vers le nord, partie inférieure d'une colline dont le sommet, placé en arrière, s'élève à 620 mètres de hauteur absolue, sa hauteur relative ne la faisant que légèrement saillir au-dessus des terres voisines. Elle a pour pendant à droite le Djebel el H'adid, la *Montagne de Fer*, cône surbaissé que couronne le premier télégraphe de la ligne de Tlemsên à Sidi bel Abbès. Des cultures maraichères vertes, soignées, s'étendent au pied de la côte verdoyante, à quelque distance de la route. Ce lieu est Ouzidan¹, un des

¹ Ouzidan est à 6,000 mètres de Tlemsên, sur la route d'Oran. On y

principaux villages de la banlieue arabe de Tlemsèn, dont les habitations cachées au milieu d'une végétation brillante et touffue, se laissent à peine voir aux regards. La route traverse le ravin évasé qui est le terme de la descente sur un ponceau en pierres à tablettes de grès rose comme celles du pont de Négrier, qui étonne lorsqu'on ne réfléchit pas que le filet d'eau (quand il y en a) sur lequel il passe peut devenir, lors des pluies d'hiver, un véritable torrent. Il en est ainsi de beaucoup de ponts en Algérie, et il faut oublier leur inutilité assez habituelle pour ne se rappeler que leur grande importance momentanée.

Avec Ouzidan on laisse derrière soi la haute végétation; désormais l'œil n'erre plus au loin que sur une plaine plane où il va chercher les objets les plus lointains, le Tessalah, les dernières montagnes du massif maritime dont les sommets bleuissent à l'horizon. Et, comme pour augmenter l'immensité de l'espace, une brume opaline partout répandue ne laissait plus voir que sous des formes vagues tout ce qui à l'ordinaire apparaît ici avec des formes si arrêtées, si pures, à travers les insaisissables couches de la plus translucide atmosphère. Et cependant une forte brise, je devrais dire un vent, quelquefois violent, en battait sans cesse les ondes légères. Mais il ne pouvait rien sur ces vapeurs d'une immobilité désespérante et d'une persistance telle, qu'après avoir régné toute la journée, elles se maintenaient encore tous les jours suivants.

A 3,000 mètres environ d'Ouzidan, nous prîmes un sentier qui vient aboutir, sur la droite, à la route d'Oran, et qui forme avec elle un angle d'environ quinze degrés. Et à peine avais-je parcouru trois autres milliers de mètres que je commençai à apercevoir une partie des vallées basses qui donnent à la position de Bou Djerar quelque chose de si caractéristique. En même temps les argiles commençaient à se montrer de toutes parts. Nous

compte 21 maisons. Il a payé en 1850 comme zekkat 515 fr.; mais en définitive il n'y a eu de payé que de 345 fr. par suite d'un dégrèvement de 172 fr. On ne connaît pas encore le chiffre de l'achour. — *Géographie descriptive de l'Algérie*, écrite sur les lieux mêmes. Inédite.

ne tardâmes pas à nous trouver amenés sur ce nouveau terrain par une pente assez longue qui nous conduisit au fond d'une vallée appelée *Chabat el Guett'ara*.

Les formations argileuses dominaient, enveloppaient tout. C'était, quant à l'aspect, ce que j'avais vu sur une plus large échelle dans la vallée des Ouled Mimoun, des flancs aux formes arrondies, sur lesquelles on cherchait en vain des ombres qui ne devaient venir que plus tard, partout une couleur jaunâtre, uniforme, rendue plus vive par les débris des moissons encore partout répandues sur le sol, à peine brisée çà et là par quelques broussailles de palmiers nains. A droite, au fond de la vallée, un olivier assez grand, le seul arbre de tous les environs; à gauche, au loin, aussi dans la partie la plus basse, un vaste espace que le maïs verdissait comme pour rompre la monotonie générale. Partout les traces nombreuses d'une grande culture de céréales qui forme la principale, pour ainsi dire l'unique richesse des terrains de cette nature.

En promenant nos regards depuis le thalweg sans eau du ravin jusqu'au sommet des pentes, je reconnus que le calcaire blanc, jaunâtre ou plus ou moins rougeâtre, qui s'est trouvé déposé sur les argiles pour former le plan général supérieur du pays, ne constituait qu'une couche d'assez peu de puissance lorsqu'on la compare à celle des masses subjacentes.

C'est un véritable malheur que tous les mots dans une langue ne répondent pas exactement aux choses.

En appelant *vallée* la dépression dans laquelle je suis actuellement, j'amène involontairement le lecteur à penser aux montagnes, aux grands reliefs, à tous les accidents qui caractérisent les contrées tourmentées; et cependant on a vu tout à l'heure quel était l'horizon du plateau d'où je suis descendu il y a un instant; si je le gravissais de nouveau, je ne trouverais pas autour de moi une colline, la plus légère butte. Le mot *ravin* serait dans un autre genre aussi impropre; *ravin* en français c'est un lit creusé par les eaux et qui, tout en ayant une profondeur variable, est peu large; le lieu où je suis a souvent, de berge à berge, plus de 6 à 700 mè-

tres. L'Arabe n'a pas non plus d'expression particulière pour ces formes physiques de la terre qui constituent cependant un des traits les plus accentués des plateaux inférieurs; sans cela, je la lui eusse empruntée. Dans tous les cas, il suffit que j'aie prévenu, et que l'on sache ce qu'il faut entendre ici par *vallée*; ce sont de très-longs et très-larges ravins qui sillonnent la masse générale des plaines du Tell, et qui, vus en eux-mêmes, ont beaucoup de ce qui distingue les vallées engendrées par des soulèvements.

Le douar de Larbi, Bou Zoufna, au chef duquel je devais m'adresser pour visiter Bou Djerar, était à quelque distance du lieu où nous nous trouvions, sur les mi-pentes gauches de la vallée. Larbi était à son maïs, c'était celui dont j'ai parlé tout à l'heure. N'importe, dis-je à A'li, allons à Bou Djerar. A peine étions-nous au bas de la pente, que nous rencontrâmes le *kébir*, qui revenait à sa tente. Je lui remis une petite lettre du bureau arabe; mais, comme il était probablement assez embarrassé pour la lire, il rétrograda en me priant de l'accompagner jusqu'à une espèce de grand et haut buisson, situé vis-à-vis du champ de maïs, de l'autre côté de la vallée. Rien ne pourrait donner une idée plus énergique de la valeur d'un peu d'ombre dans ces campagnes livrées sans défense aux étreintes puissantes d'un soleil plein d'ardeurs que la vue de cet abri, où elle était parcimonieusement dispensée par un petit et léger feuillage. Plusieurs individus se l'étaient partagée si absolument, qu'on aurait pu à peine y trouver assez de place pour la tête d'un enfant. Parmi eux se trouvait le *t'aleb* (savant) de l'endroit, qui donna lecture à Larbi de la missive officielle, dont je complétais le sens par quelques explications qui n'ajoutèrent du reste rien à la bienveillance première de l'accueil.

La petite marche que nous avions faite en avant nous avait rapprochés du lieu que j'étais venu explorer. Nous traversâmes le lit d'un ruisseau où quelques dizaines de petites grenouilles barbotaient dans une eau noire que chaque heure menaçait de leur enlever tout à fait; nous gravîmes une petite côte au sommet de laquelle

Larbi me dit : « Voilà Bou Djerar. — Où sont les pierres ? » lui demandai-je. Et il me montra les fondations en grande partie détruites d'un rempart faisant face au midi, sept à huit pierres debout qui entraient dans la construction de sa base, puis d'autres pierres énormes jetées çà et là au milieu des buissons de jujubiers, et qui indiquaient la direction d'un autre mur tourné au couchant, un alignement de gros blocs placés dans des substructions, et dirigé est-ouest parallèlement au mur du sud; enfin dans l'enceinte que ces débris informes révélaient à l'esprit, quelques autres pierres debout, tout cela pendu, immergé dans des terres labourées et respectées, ainsi que les buissons enveloppants, par la charrue, parce que la charrue était impuissante à les déplacer. Parmi les pierres debout de l'intérieur, il en était deux qui avaient attiré mon attention, parce qu'elles formaient évidemment la base des montants d'une porte. Sur celle de droite, qui a encore 0,65 d'élévation sur 0,50 de large, je lus un grand T d'un décimètre de hauteur, à gauche duquel on voit la partie inférieure d'un jambage appartenant à une autre lettre.

« Est-ce là tout ce qu'il y a de pierres et d'inscriptions à Bou Djerar ? dis-je à Larbi Bou Zouïna. — C'est tout. — Que m'a-t-on donc parlé de nombreuses pierres écrites ? — On s'est trompé. »

Ainsi un T et le reste d'une lettre voisine, c'est là ce que les siècles ont légué à la curiosité inquiète de notre temps sur le nom de l'établissement élevé par les Romains à Bou Djerar. Car les restes que j'avais sous les yeux sont bien romains ; la position est digne d'ailleurs de la sagacité stratégique ordinaire du peuple roi. On va en juger.

Quatre vallées, celles de l'Oued Bou Djerar à l'est, de l'Oued Bou Azzoun au sud-est, du Chabat el Guett'ara au sud-sud-ouest, et du Chabat Sajra à l'ouest, viennent se réunir en une seule vallée qui semble n'être que le prolongement de la plus vaste d'entre elles, celle du Chabat el Guett'ara. De la base de son flanc oriental se détache, au-dessous et à l'endroit même où se fait cette jonction, un petit plateau qui la rétrécit tellement,

que ce n'est plus qu'un défilé dans lequel les eaux doivent passer avec quelque peine. Ce plateau s'élève d'une dizaine de mètres au-dessus de tous les fonds environnants ; mais, bien que dominé à distance par les berges supérieures de la vallée, il commande réellement à toute la position et d'une manière si absolue, que le grand chemin qui conduit aujourd'hui les Beni Ouâzan à Tlemsên par la ligne la plus directe, passe encore au même endroit que celui qui, dans l'antiquité, longeait les murs du fort à l'est pour établir une communication entre la vallée inférieure de l'Oued Amiyer et la ligne des portes de la frontière du Tell. Ce chemin, appelé ici *Trik Bou Djerar*, chemin de Bou Djerar, pénètre dans la vallée à l'endroit où nous y étions nous-mêmes entrés, près de l'olivier.

Du reste, il ne faut pas s'exagérer l'importance matérielle de Bou Djerar. Le plateau a environ 250 mètres du nord au sud, et 150 de l'est à l'ouest ; l'établissement ne paraît pas l'avoir occupé entièrement ; aux vestiges encore existants on peut croire qu'il n'avait guère que 150 mètres de l'est à l'ouest sur 125 du nord au sud ; c'était simplement un fort. Peut-être était-il environné d'habitations, cela est même assez probable, mais on n'en voit plus aucune trace. La situation de ce poste, remarquable au point de vue stratégique, ainsi qu'on vient de le voir, ne l'est pas moins sous d'autres rapports. C'est là que commencent les premières eaux de l'Oued Amiyer, fournies par l'Oued Bou Azzoun et par l'Oued Bou Djerar qui coule au pied sud du plateau ; des terres fertiles, étendues, l'avoisinent, et il communique facilement avec tous les lieux environnants.

Bou Djerar doit son nom à un marabout situé près de là, à l'est ; ce n'est qu'un haouch, une enceinte sans coupole, où se trouvent deux tombes. Le capitaine Karth place les ruines à 12,800 mètres N. 30° E. en ligne droite de Tlemsên, par 34° 58' 30'' de latitude. Avec cela et la nomenclature convenablement critiquée de Ptolémée, on pourra peut-être leur donner un nom.

O. MAC CARTHY.

Tlemsên, le 25 août 1850.